

Fiac 2017, l'art de la maturité

Installation de l'artiste argentin Tomas Saraceno sur le stand de la galerie Esther Schipper au Grand Palais.

FOIRE La 44^e édition de la manifestation parisienne jouit pleinement de son atout patrimonial et de son histoire. Les affaires profitent à tous, modernes comme contemporains. Visite critique et morceaux choisis.

L VALÉRIE DUPONCHELLE
ET BEATRICE DE ROCHEBOUËT
@valerie.duponchelle
@beatrice.rocchebouet@lefigaro.fr

La Fiac, c'est du lourd. Quand Londres s'est jeté dans le bain contemporain en créant la Frieze Art Fair dans Regent's Park en 2003, bulle à l'architecture design, ultracodée à l'anglaise, Paris semblait appartenir à un glorieux passé. Créée en 1974, cette vétérante des foires d'art n'est revenue au Grand Palais qu'en 2006. Résistant à l'hégémonie du marché anglo-saxon, elle a tenu bon, droit dans ses bottes, restant campée dans ses valeurs du classicisme et de la mesure. Jouant l'atout maître du patrimoine, la Fiac 2017 en est la démonstration suprême: Grand Palais et sa nef de verre, Petit Palais et son jardin intérieur de rêve, Tuileries et ses parterres de dahlias qui s'ouvrent sur le Louvre si royal, place Vendôme et sa place ronde en décor de théâtre XVIII^e (sculpture tubulaire d'Oscar Tuazon vendue par Chantal Crousel)... Comment faire mieux que cela? C'est parce que la 44^e édition de la Foire internationale d'art contemporain est au

cœur de la capitale que les collectionneurs sont là. Ils y viennent et y reviennent, ce qui est bon pour les affaires. À l'inverse de Londres, où la visite à Regent's Park, près de Saint Pancras Station, reste une expédition, souvent unique. Comme en témoigne le livret du Parcours privé Fiac, conçu comme une bible des VIP, les propositions culturelles cette semaine à Paris dépassent tout ce que l'on peut trouver à Bâle une fois sorti d'Art Basel et de sa Messeplatz géante. Ou lorsqu'il s'agit de remonter tout Manhattan jusqu'à la Frieze de New York, perdue sur son île. Il a fallu toutes ces années pour que la Fiac 2017 soit un tout unique et bien français qui jouit d'unité de temps et d'espace, qui équilibre le passé et l'avenir, le moderne et le contemporain.

Grand tableau sous la nef

L'avenue Winston-Churchill, devenue piétonnière entre les deux palais, gère mieux que l'an dernier l'accueil des artistes à l'air libre, en majorité des vétérans et des valeurs sûres de l'art: des structures

multicolores et interactives de *Projet*

pour un musée sans bâtiment, de Yona Friedman, 94 ans, architecte, utopiste, sociologue, Parisien d'origine hongroise (Galerie Jérôme Poggi), à la *Sound of Wind* du grand artiste coréen Seung-taek Lee, performer et peintre légendaire de 85 ans qui fit trembler son pays (galerie Hyundai de Séoul). Mode globale oblige, un jeune Chinois, Wang Wei, né à Pékin en 1972, les a rejoints sur l'avenue avec sa mosaïque blanche et bleue, *Natural History 4 (square)*, 2017 (Galerie Edouard Malingue, jeune pouce de Hongkong). Bouchons comme

jamais, signe de succès, mercredi dans cette zone de transit entre les deux points forts de cette édition. Dès 11 heures, la ligne des invités d'honneur, porte H, était déjà longue. La rumeur du palais disait que François Pinault et sa garde rapprochée étaient venus avant l'ouverture faire le tour des stands vides de tout marchand. On ne prête qu'aux riches.

C'est une chance de voir l'ensemble de l'offre comme un grand tableau sous la nef, merveille de verre mais qui faisait serre tropicale avec l'été indien. Cette

10,25 m de long

pour «Sun Riot», l'un des quatre modules en tuyaux thermoplastiques et troncs d'arbres de l'artiste de Seattle Oscar Tuazon, sur la place Vendôme

44^e édition frappe par son ambition, sa cohésion formelle, son niveau. Beaucoup de galeristes ont œuvré en artistes. Catherine Issert de Saint-Paul-de-Vence avec le stand vieux or du plasticien suisse John M. Armleder, 69 ans. Ou Esther Schippers, avec la toile d'araignée cosmique de l'Argentin de Berlin, Tomás Saraceno, 44 ans, gloire de la 14^e Biennale de Lyon et du Museo de Arte Moderno de Buenos Aires, actuellement en pleine première édition de BienalSur.

Pauvres Tuileries

Ce n'est pas un hasard si ces artistes hypercotés ont été choisis: leur actualité est brûlante. Depuis la Biennale du Whitney au printemps, Henry Taylor, 59 ans, est la star noire californienne, comme en témoigne son salon de peinture déglingué avec toiles de musée et jungle de balais, chez Blum & Poe de New York et Los Angeles. Après avoir émerveillé les festivaliers à la Fondation Cini de Venise, la Californienne Pae White, 54 ans, raccroche ses mobiles en ailes de papillon et pose ses fontaines de verre multicolore chez Neugerriemschneider de Berlin. Biennale de Venise encore avec Markus Schinwald, 44 ans, Viennois qui y représente l'Autriche, et son one-man-show étrange comme un élixir chez Gio Marconi de Milan. Roi de Versailles puisqu'il trône seul en bas du Tapis vert à Versailles (*Voyage d'hiver*), Ugo Rondinone, 52 ans, est à la fois chez Kamel Mennour et chez Sadie Coles de Londres. Ses trois Vénus tristes en cire et pigments sont posées comme en apesanteur dans un tombeau blanc.

Les Tuileries, faute d'envergure et d'à-propos, paraissent pauvres comme Job. Le *Domestikator* du Flamand Joep van Lieshout porté par la Carpenters Workshop Gallery, «obscenté» chassée du paradis par le Louvre qui concentre son attention sur le Louvre Abu Dhabi, est allé



Le salon conçu par l'artiste suisse John M. Armleder chez la galeriste Catherine Issert, un des plus beaux stands de cette Fiac 2017.



Deux des trois Vénus en cire et pigments de l'artiste suisse Ugo Rondinone chez Sadie Coles de Londres.

faire le buzz tout seul au bénéfice du Centre Pompidou, qui l'a accueilli sur sa piazza. Le merveilleux Petit Palais, QG des vieux Parisiens, continue sa percée contemporaine. Le plus réussi, pour cette seconde expérience, reste sans conteste l'accrochage des séries caravagesques de l'artiste new-yorkais Andres Serrano au milieu des collections permanentes et des grands tableaux d'histoire du XIX^e (galerie Nathalie Obadia). Le programme spécifique de la Fiac, On Site, est inégal, tant les propositions manquent d'envergure face à

l'échelle du lieu qui a vite fait de les avaler. Même la sculpture dada en lait et cuivre de l'artiste sud-africain Nicholas Hlobo reste presque invisible sur la mosaïque de marbre (galerie Lehmann Maupin de New York et Hongkong). L'artiste flamand Johan Creten est dans son biotope et ses statues à la glaçure magnifique sont radieuses dans l'arc de la colonnade (galerie Almine Rech, Bruxelles).

La France, terre de collectionneurs? Contrairement à ceux qui ne jurent que par la force de frappe des Anglo-Saxons,



Les autoportraits en caniches de General Idea, collectif de Toronto chez Mitchell, Innes & Nash.



L'arbre monstrueux de l'artiste indien Raqib Shaw à la Pace Gallery de New York et Londres.

ils sont bien là. Le formidable Basquiat de la Gagosian Gallery a appartenu à Jean-Louis Prat, directeur pendant trente-trois ans de la Fondation Maeght, et revient d'un Français «résident européen» (presque vendu à 8,5 millions de dollars). Terreau pour trouver les œuvres, comme les acheteurs. White Cube de Londres a vendu presque tout son stand, dont son Theaster Gates à une fondation française. Benoit Sapiro a vendu son Delaunay venu de France à un Français (4,5 millions d'euros). Nahmad Contemporary de New

York a fait mouche avec ses Dubuffet («Tables» à partir de 1 million de dollars), ses Tinguely, ses Schwitters, ses Richard Prince. L'art moderne, ce roi du XX^e, est à l'honneur à la Fiac, de Natalie Seroussi à la galerie 1900-2000 dans des dialogues subtils et muséaux. 25% des 193 galeries sont françaises et combattives. Ambiance de ruche chez Daniel Templon, qui ouvre un nouvel espace de 700 m² près de Beaubourg. Descente vers la nef des «jeunes» galeristes de Paris, Hervé Loevenbruck et Jocelyn Wolf, qui ont fait leurs preuves. ■